

Le convoi

Alice
www.alicem.net

D'août à décembre 2020

*I don't think the problem
lies with me. I think things
might genuinely be shit.*

Fin Kennedy, « *How to
disappear completely and
never be found* »

Je me suis rendu compte à mi-parcours que le texte qui va suivre peut sembler un brin prétentieux si on s'imagine que j'ai voulu faire du personnage principal un reflet de moi-même. Je tiens donc à vous demander dès maintenant de bien vouloir croire que ce n'était pas mon intention. C'est même peut-être, parmi mes textes, un de ceux où je me suis le moins « injecté ». On y retrouve tout de même une frustration qui ne m'est pas étrangère, mais comme souvent c'est davantage l'exercice d'écriture lui-même qui m'intéresse, plus que la perspective un peu folle de convaincre ou d'éveiller.

J'en retoucherai deux mots à la fin.

À part ça, c'est peut-être un tantinet décousu, car j'ai pondu des bouts séparément, dans le désordre, sur des feuilles que je gardais à côté de mon lit ou de mon bureau. Et j'ai traîné pour

mettre ça au propre (pour changer. . .). Il n'empêche que certains passages, considérés individuellement, me plaisent beaucoup.

On va peut-être me ressortir que mon style est chargé, mais je viens de me bouffer (en douillant un peu) du Isidore Ducasse, donc je relativise.

*

* *

JE SENTAIS BIEN que cela les peinait d'évoquer leur pays de naissance, alors je n'insistais pas. . . mais maintenant qu'ils m'avaient quitté, c'était moi qui souffrais. Je souffrais de ne rien connaître des origines de mes parents – et par extension de ne pas complètement comprendre les miennes.

J'avais eu toute leur vie, ou en tout cas la partie que nous avons partagée, pour en apprendre plus, mais sans grand succès. Quant au sujet de leur expatriation proprement dite, les eaux étaient plus troubles encore : je les sentais sur la défensive, comme volontairement désagréables pour couper court à toute investigation. Leur arrivée ici ne m'avait jamais été présentée comme une fuite, mais plutôt comme une migration naturelle et paisible, à tel point que j'étais enclin à penser que la réalité en était tout le contraire.

Face à ces réactions et aux bribes d'information que nos médias locaux tiraient de Palacoutie, j'étais arrivé à la conclusion que les émigrations y étaient mal vues, voire que mes parents avaient dû se jouer de lois autochtones pour échapper à ce qui m'apparaissait de plus en plus comme des griffes.

Ceci m'avait longtemps démangé, mais ce n'est qu'au décès – presque simultané – de mes parents que mon seuil de tolérance fut dépassé. Le point positif est que plus personne n'était présent pour me juger ou me retenir, si je tentais d'en

apprendre plus par moi-même en revenant sur les lieux de leurs origines.

Lorsque je m'aventure en un pays inconnu, cela se joue à pile ou face : soit tout m'apparaît comme fascinant, soit tout semble clocher. Dans le cas de la Palacoutie, j'avais débouché malgré moi dans le second cas de figure. Des nuances bleu pâles, délavées, semblaient avoir été jetées çà et là pour masquer un gris qui, laissé seul, se serait fait trop franc et triste. Chaque pan de mur, chaque panneau, semblait me souffler que quelque chose m'échappait, et me rappelait que je n'avais, officiellement, rien à faire ici.

Il est difficile de se sentir bienvenu et à sa place lorsqu'on a dû user de moyens peu conventionnels pour entrer dans la zone concernée. La préparation du voyage m'avait révélé à quel point j'avais sous-estimé l'isolement de la Palacoutie et la rigueur de ses règles de circulation. Des recherches préalables m'avaient cependant révélé un sentier dérobé, échappant miraculeusement à la surveillance frontalière. Cette voie m'avait dispensé d'avoir à fournir des motifs et documents dont je n'aurais probablement jamais pu disposer.

En complément de ces plans d'infiltration, j'étais parvenu à obtenir un coin de canapé chez un particulier, là aussi par des voies peu conventionnelles. Le logement était suffisamment proche de la brèche pour m'y rendre à pieds ; j'y parvins en quelques dizaines de minutes. Cette marche à travers les collines et la ville avait ajouté une couche de fatigue sur mon agitation émotionnelle initiale, et je n'étais pas fâché d'être arrivé. Cela serait toutefois mentir que de dire que mon premier contact rapproché avec un « véritable » habitant de Palacoutie ne m'effrayait point.

La porte s'ouvrit d'elle-même, juste avant que mon doigt n'atteigne le bouton de la sonnette. Pour autant, mon hôte n'avait pas l'air particulièrement enthousiaste – impression

qui s'affirma au cours des salutations d'usage. M'héberger était, de toute évidence, davantage un atout financier qu'un hobby à visée sociale.

Je fût présenté à ma chambre et me délestai de mes rares affaires. Ainsi débuta formellement mon séjour en Palacoutie. Restait à voir s'il serait fructueux.

Mon hôte ne semblait pas du genre à entamer une discussion, *a fortiori* au sujet de son pays. Il me laissait le soin de faire la conversation, sans bien m'aider à entretenir la flamme de cette dernière. Il se faisait discret, effacé, et semblait même rechigner à allumer certaines lumières dans son appartement, comme par peur d'attirer l'attention, voire de trahir le fait qu'il était en vie. Quelques rapides observations des fenêtres situées du côté opposé de la rue m'amènèrent à penser que cette attitude faisait office de norme dans les environs. Impossible pour moi de savoir si c'était là une bonne ou une mauvaise nouvelle.

Devant cette réticence, je décidai de ne pas presser les choses et de limiter dans un premier temps les requêtes un peu trop sensibles. Je me disais que l'idéal serait un événement déclencheur, un catalyseur devant lequel le silence ne serait pour lui plus une option, et mon vœu fut bientôt exaucé de la plus étrange des manières.

C'était le matin de mon second jour sur place. Rien n'aurait pu me préparer à la découverte qui m'attendait. Si l'on me l'avait contée, annoncée, je l'aurais balayée d'un revers de main en direction de la corbeille étiquetée « blagues trop avantgardistes ».

Je fus interpellé par un soudain changement d'attitude chez mon hôte alors qu'il passait près de sa fenêtre, et par l'émergence d'une intrigante musique depuis la rue. Instinctivement, je me dirigeai vers cette même fenêtre, à la recherche de la source de cette réaction et de ces sons.

Je ne vis en premier lieu qu'une vague humaine clairsemée, répartie comme un voile sur la largeur de la voie. Des individus s'y déplaçaient, globalement dans la même direction, semblant converger en un point qui fut, naturellement, vite rejoint par mon regard. Ce qui matérialisait ce point d'attraction me rendit encore plus perplexe : une sorte de fourgon, de convoi de grande envergure, roulait au pas, arpentant tranquillement la voie à un rythme constant permettant aux gens, même âgés ou peu athlétiques, de le rattraper.

Le cortège s'enveloppait, via de petits haut-parleurs, d'une mélodie. Une petite musique ni agréable, ni dérangeante ; de simples notes synthétisées, arrangées en une courte boucle que toute personne à portée, même réticente, retiendrait immanquablement. Une sorte de signature purement informative annonçant la venue du convoi et ce qui devait suivre. Par complémentarité, elle permettait également d'être averti de sa disparition.

Curieux de voir ce que représentait cette mélodie, ce véhicule et cet attroupement, j'ouvris la fenêtre et tendis le cou un peu plus loin. Je m'attendais principalement à découvrir là une forme invasive de campagne publicitaire, mais la scène qui se déroulait dans la rue (et qui n'avait pas attendu mon regard pour battre son plein) était bien plus troublante que cela. Des gens de tout âge et profil émergeaient des portes d'immeubles et rattrapaient, sans se presser, le lent et large fourgon. Ils se mêlaient à la foule éparse des badauds qui s'y appliquaient déjà, comme ferrés par autant d'hameçons au bout de lignes invisibles, jetées au hasard par le véhicule au travers des murs. Chacun semblait perdu entre des instincts égaux poussant à hâter le pas mais aussi à fuir, agissant comme des aimants de forces semblables. Semblables, mais inégales : la marche avant finissait infailliblement par l'emporter – emportant également les perdants.

Une fois le contact établi entre un poursuivant et le fourgon, l'intéressé entrait dans la partie postérieure de ce dernier, passant par une porte invitante, toujours ouverte. La pénombre intérieure soustrayait alors l'individu à ma vue, avant même que les cloisons de l'habitacle ne puissent intervenir. Ce coffre spacieux engloutissait personne après personne, dans une quantité dépassant de loin sa capacité perceptible. On eût dit – et j'en frémis – un broyeur capable, par la « magie » nommée destruction, d'emmagasiner toujours plus de matière.

Malgré cette comparaison peu engageante, je demandai à Roger, sans toutefois détacher mes yeux du spectacle :

« C'est un genre de transport en commun ? »

Un bref silence se fit. C'est à ce moment-ci, alors que je détournais finalement mon regard de l'extérieur pour jeter un œil poli à mon interlocuteur, que je réalisai qu'il ne semblait pas à son aise. Pas du tout, même.

Ma question eu l'air de faire s'installer une certaine tension, lui arrachant même un rire nerveux, comme si je lui avais délivré un choc électrique nuisant au bon fonctionnement de son cerveau.

Je restai un instant à le regarder en silence, puis, pressé par l'envie de reprendre mon observation, me résignai à construire ma propre réponse à partir des seuls signaux qu'il m'avait envoyés : je devais être sacrément loin du compte, avec mon histoire de transports en commun.

J'entrepris de chercher davantage d'informations en sondant les expressions de tous ces gens qui suivaient le fourgon. Je ne pus hélas en tirer grand chose, à la fois à cause de la vacuité de ces visages et de la distance qui m'en séparait. Je n'utilise pas la notion de vide, ici, à des fins péjoratives ; il se trouve juste que ces personnes avaient l'air d'effectuer un acte banal du quotidien. Ils ressemblaient à s'y méprendre à de simples employés se rendant sur leur lieu de travail de bon

matin, si on faisait abstraction de la disparité d'âges et du fait que l'heure de pointe était déjà loin derrière nous.

Et puis, il y avait ce fourgon.

On ne pouvait dire qu'il était d'apparence militaire, mais il ne faisant clairement rien pour se montrer attrayant ou amical. La façon qu'il avait d'aspirer ces gens comme autant de grains de poussière, pour ne jamais laisser sortir quiconque, était suffisante pour faire monter en moi un malaise difficilement descriptible.

J'essayais de raccrocher ce que je voyais à mes expériences passées, de trouver par analogie des explications, mais sans grand succès. Ne me laissant pas abattre pour autant, je soumis mes hypothèses à Roger avant de me résigner à les abandonner complètement.

« Où vont tous ces gens ? Je veux dire... Où les emmène ce convoi ?

— Aucune idée.

— ... Hum ? » fis-je, étonné.

Je m'attendais à à peu près toute sorte de réponse, sauf à celle-ci. Pris de court, je mis un petit instant à reprendre le fil :

« Vous ne connaissez personne qui est allé dedans ?

— Malheureusement, si. »

Son ton se faisait déjà plus dur, plus fermé, mais ce n'était pas le moment de m'arrêter.

« "Malheureusement" ? Qu'advient-il de ceux qui montent là-dedans, si je peux me permettre ?

— Ils meurent. On suppose.

— Vous "supposez" ?

— Aucun n'a jamais été revu.

— Ah. »

La gêne commençait à avoir raison de ma détermination, bien que ma curiosité grandissait à vue d'œil. Heureusement, Roger reprit de lui-même :

« Jamais revus. Ni vivants ni morts.

— ...

— Disparus ou morts, de là où nous nous trouvons, c'est du pareil au même.

— L'espoir en moins, rétorquai-je.

— Nous avons porté de tels espoirs pendant des générations ; ils ne représentent plus pour nous qu'un fardeau vide de sens. Ceux qui voudront prendre le relais sont les bienvenus, mais on ne peut dire que ça se bouscule. »

Son regard dérivait irrémédiablement, comme s'il n'avait pas remarqué que la fenêtre se trouvait un mètre plus loin et non le long des plinthes ternies qui cerclaient la pièce à ses pieds. J'étais au moins aussi perdu que lui, ne sachant que dire bien que sa logique était indubitablement douteuse. Ainsi, après quelques paroles insignifiantes destinées à apporter un semblant de conclusion à cette scène, je m'enfuis au dehors pour explorer la ville de mon propre chef. Il me semblait également important de laisser mes dernières découvertes – et les émotions associées – se tasser dans l'écrin de la solitude.

Mes errances ne m'en apprirent pas vraiment d'avantage. Les passants étaient, selon les cas, peu bavards, peu engageants, voire simplement introuvables. Surtout, partout, cette teinte bleu gris, froide, à la fois métallique et bétonnée, me criait de rentrer à l'appartement, d'arrêter de fouiller le passé. Ce n'est qu'à force de volonté que je pu persévérer jusqu'à ce que la lumière du soleil commence à décliner, vaincue par les immeubles fantomatiques.

La journée qui suivit traîna avec elle une atmosphère étrange. Un temps incertain me retenu longuement à l'intérieur, cohabitant avec Roger qui se doutait assurément que je débordais d'envie de l'interroger sans relâche. J'étais constamment tenté de jeter des coups d'œil par la fenêtre, mais ne passais que rarement à l'acte, de peur que cela soit perçu

comme une indiscretion. Une retenue stupide, je le savais, et pourtant.

Roger, de même, semblait agir avec une prudence exagérée, comme pour éviter de susciter trop de questions de ma part. J'appris tout de même de sa bouche que ce véhicule, ainsi que le phénomène qui l'entourait, n'avait pas de nom officiel. Le terme de « convoi » s'était assez vite imposé dans les discussions entre citoyens, et était devenu son appellation *de facto*. De toute manière, les échanges à son sujet restaient rares, autant que dans cet appartement dans lequel je logeais.

Ce n'était qu'une cause de mort parmi d'autres.

Comme les crises cardiaques.

On ne lance pas des conversations à l'improviste sur de telles choses, hors obligation professionnelle, tant que le phénomène en question ne nous a pas enlevé une partie de nous-mêmes. Et quand bien même l'un de vos proches s'en serait allé par cette voie, il ne faudra pas trop vous appesantir dessus si vous voulez avoir une chance de vous reconstruire.

Il allait me falloir attendre que la foudre frappe. Au bon endroit. Et agir rapidement, si j'espérais pouvoir analyser le point d'impact, et tirer quoi que ce soit au clair.

La foudre, en l'occurrence, était ce fameux convoi. Au bout d'une semaine de séjour, il refit un passage – une rafle, serais-je tenté de dire dans mon ignorance horrifiée.

« Oh putain, il y a encore le convoi bizarre. Dis, à quel point peut-on s'approcher sans risque ? demandai-je tout en sachant qu'il ne déborderait pas d'enthousiasme face à mes idées. J'ai presque envie d'aller voir ça depuis le trottoir. »

La réponse que j'espérais ne vint pas. Ni aucune autre réponse. Intrigué, je me tournai vers Roger et le trouvai tétanisé. Son regard était vissé approximativement vers la fenêtre, et un tremblement tout juste perceptible animait ses lèvres.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demandai-je.

— ... C'est mon tour.

— Hein ? fis-je rejetant par réflexe la terrible interprétation que l'évidence me proposait.

— Je sentais bien que je n'en avais plus pour bien longtemps... C'est mon tour ; il faut que j'y aille.

— Au convoi ? Déconne pas ! Rien ne t'y oblige, là, putain ! »

Sa seule réponse fut formulée par ses jambes, qui commencèrent à le porter, maladroitement mais résolument, vers la sortie de l'appartement. Hors de question pour moi d'accepter ce simulacre de répartition : en quelques pas décidés, je m'interposai, barrant la voie de mes bras tendus.

« Mec, c'est n'importe quoi ! Rien ne te *dit* de sortir ; personne ne viendra vérifier si tu es encore là où... où à l'endroit où finissent tous ces gens !

— Pourtant, ils y vont, "tous ces gens".

— Mais... !

— Penses-tu que tous les habitants de ce pays sont stupides ? qu'ils hypothèquent leur liberté sans aucune raison ? Nous rejoignons le convoi parce que nous le *devons*. Nous ne savons tous que trop bien que ce n'est là qu'une question de temps. Lorsque le jour arrive pour nous, c'est... c'est une évidence qui nous heurte de plein fouet. »

Malgré son ton aussi théâtral que vexé, il ne me paraissait pas très sûr de lui. Il avait plutôt l'air d'au moins partiellement improviser, comme pour décrire des sensations nouvelles et étranges ayant fait surface en lui. Assurément, quelque chose ne tournait pas rond, mais la panique et la surprise voilaient mes raisonnements. Avec chaque seconde écoulée, je perdais un peu plus de vue mes objectifs. Bientôt, je ne su même plus ce que je devais tenter de prouver à Roger.

Mon mutisme confus se mua, faute de mieux, en une stratégie à part entière : toujours devant la porte et silencieux pour le meilleur comme pour le pire, je n'étais plus qu'une

sorte de rocher. Un obstacle auquel nul ne servait de parler. Un obstacle à retirer de force. . . si une telle force se trouvait à disposition de son assaillant.

Tel un possédé, Roger s'avança, entrant dans ma zone de confort, et releva les bras de manière désordonnée. Il ne présentait pas une grande menace pour le moment, mais s'annonçait comme un adversaire persistant, persuadé qu'il était de ne rien avoir à perdre. Rien de très alléchant à mes yeux.

Il se fit vite envahissant, ses mains tantôt visant la porte située derrière moi, tantôt esquissant des coups. Finalement, il opta pour une tactique qui fonctionnerait aussi bien sur la porte que sur moi : le bélier. Il prit un court élan et se projeta l'épaule en avant. Agacé et depuis quelques secondes déjà à court de solutions, je décidai un peu malgré moi de tirer profit de sa propre vitesse, et misai tout sur un ultime coup de poing, qui le cueillit juste avant qu'il ne me heurte de plein fouet.

Roger s'écrouta, hagard, et son regard incrédule rencontra le mien. Il pu y trouver des traces d'une compassion que je ne cherchais nullement à cacher, mais une détermination nouvellement acquise pris bientôt le dessus.

« Bon, rien à foutre ; j'veais aller le voir, votre convoi, déclarai-je. Et il y a moyen qu'ils me sentent passer.

— ... "Ils" ? » réagit-il faiblement.

J'hésitai un moment, la bouche ouverte.

« Je sais pas, moi ; les mecs qui conduisent ce truc, s'ils existent. Ceux qui surveillent l'opération. Les gens qui l'organisent, quoi.

— T'es fou ! Le convoi n'a jamais dévié d'un pouce pour quoi que ce soit ; ça ne va pas commencer aujourd'hui juste parce qu'un étranger tombé du ciel l'a décidé !

— Vous vous y êtes probablement mal pris, alors. Enfin. . . Vu votre dégaine, vous devez à peine avoir *essayé*.

— J’sais pas, en vrai, mais s’il s’était passé un truc significatif, ça se serait su, non ?

— Je n’ai pas l’impression que vous cherchez à savoir grand chose, à vrai dire. Et je parie que ça arrange bien ceux qui sont derrière tout ça. »

C’était son tour d’être surpris et muet. Sans plus attendre (ces paroles avaient déjà laissé le convoi s’éloigner, quoique à son rythme), je pris la porte dont je venais tout juste d’interdire l’accès. Tout en dévalant les deux étages par les escaliers, je me demandai ce que j’étais en train – et sur le point – de faire, mais toute communication entre mon cerveau et mes membres semblait avoir été rompue dans la brève bataille physique et verbale qui s’était déroulée dans l’appartement.

L’air frais réactiva brusquement mes sens dès la porte de l’immeuble poussée. Je ralentis un instant, le temps d’observer les badauds depuis ce nouveau point de vue, à hauteur égale.

Ce qui me semblait depuis la fenêtre être une horde uniforme accepta alors de me dévoiler en partie sa complexité. Certaines personnes semblaient déterminées, presque fières ; d’autres ne parvenaient à masquer un certain effroi, s’efforçant malgré tout de ne pas laisser leur regard trop s’éloigner du fourgon. Cette maigre mais parfaitement visible diversité dans leurs expressions coupait court à toute tentative de comparaison à une horde de zombies. Les rares passants « normaux », qui ne suivaient pas le convoi, ne prêtaient guère attention à ce qu’il se passait, ne jetant que de rares coups d’œil désintéressés, comme on regarde une voiture passer : davantage à cause du bruit qu’elle cause plutôt que pour ce qu’elle représente.

Trêve d’observations ; je n’avais pas assommé mon hôte pour faire la vigie sur un trottoir. Je m’élançai d’un coup en direction du convoi, veillant autant que possible à garder quelque distance avec ses lents poursuivants.

Les premiers regards que j'interceptai contenaient davantage d'agacement ou de surprise que d'hostilité. Nul n'alla jusqu'à tenter de m'interrompre, mais il faut dire que la signification exacte de ma ruée restait à dévoiler.

Je songeai l'espace d'un instant à ralentir ma course – à en faire autre chose qu'une « course » –, afin de moins attirer l'attention, puis réalisai que dans l'acte transgressif qui couvrait, je n'étais plus à cela près. Autant ne pas faire les choses à moitié.

Peu avant mon arrivée à hauteur du fourgon, je me retournai instinctivement, sans bien savoir ce que je cherchais à voir. Je manquai de trébucher en reconnaissant Roger, debout devant la porte de l'immeuble dont j'avais émergé. Son attitude avait changé du tout au tout, de manière flagrante même depuis cette distance. Ce n'était plus l'être aveuglé que j'avais laissé derrière moi ; on devinait même de la curiosité dans sa manière de suivre les événements.

Qu'avaient déclenché – ou défait – les coups que je lui avais assenés ? À ma connaissance, mes poings ne disposaient d'aucunes capacités surnaturelles. Mais il était probable que le gouvernement de ce pays, si étrange fut-il, ne soit guère plus magique que mes mains. Et pourtant. . . réfléchis-je en regardant une énième fois ces gens qui m'entouraient.

Toute l'horreur de la situation m'apparut d'un coup, déferlant, comme la lumière d'un projecteur soudainement éclairé, par dessus les barrières de mon propre déni et de mes minces espoirs.

Mes espoirs qui auraient voulu que toute cette farce soit orchestrée par une quelconque force supérieure.

Que les habitants ne soient que des victimes dans le sens le plus pur du terme, n'ayant nul choix à effectuer.

La réalité était tout l'inverse de cela. Le peuple organisait jour après jour son propre asservissement ; creusait jour après

jour les tombes des uns et des autres. Ils n'étaient pas formellement *forcés* à rejoindre le convoi : ils s'y *croyaient* forcés en voyant leurs compatriotes si persuadés de l'être. Dans un effet domino se mordant éternellement la queue, chaque victime renforçait cette impression d'inéluctabilité et amenait à sa suite de nouveaux sujets.

Pourquoi remettre en question ce qui se déroule sous nos yeux, après tout ? Tel était le raisonnement qui recouvrait comme un voile ce pays depuis des décennies. Là où le doute n'est permis d'exister arrivent bien vite les actions, si absurdes soient elles. Et être le premier à contester quelque chose, dans une atmosphère où traditions et habitudes font bien souvent office d'arguments d'autorité auto-alimentés, n'est pas un rôle confortable à jouer.

J'étais le cas particulier qui rompait une chaîne dont les origines se perdaient dans la pénombre des âges.

Je sortis à grand peine de ma torpeur, soucieux de ne pas rester trop immobile et vulnérable après mes premiers actes d'hostilité. Il était plus que temps de recentrer mon attention sur ce maudit fourgon, bien que ce dernier, en soi, accaparait déjà un peu trop l'attention ambiante à mon goût.

À vrai dire, ni « convoi » ni « fourgon », ni aucun autre terme s'étant porté à ma connaissance ne convenait au véhicule trapu que j'avais enfin rejoint. Il était difficile de faire justice à son étrangeté. Ses vitres, pour ne prendre qu'un exemple, étaient si teintées que c'était principalement leur emplacement qui indiquait leur nature de vitres. Impossible de dire si elles masquaient un conducteur ou une quelconque machinerie.

Pour tenter de répondre à cette question, je tapai vigoureusement du poing sur ces surfaces lisses, à défaut d'avoir trouvé une portière. On m'ouvrirait peut-être, qui sait ?

Vain espoir. Le seul changement notable s'opéra dans l'attitude de certains badauds, dont l'attention se concentra encore un peu plus sur moi. Je me détournai alors vers l'élément par l'inspection duquel j'aurais, à la réflexion, dû commencer : cet arrière béant dans lequel les habitants s'engouffraient, noyés dans l'obscurité. Le flot des gens qui s'y introduisaient rendait toute inspection difficile, mais je ne me laissai pas décourager et tentai de me joindre à eux, appréhendant quelque peu.

Je ne découvris jamais si cette appréhension était justifiée. Avant d'avoir pu lancer mon regard loin dans la pénombre épaisse qui emplissait le véhicule, je fus pris à parti et repoussé par une poignée des poursuivants du convoi, qui me surveillaient depuis mes premiers gestes non conventionnels. Étrangement, donc, les premiers à se soucier du fait que je perturbais l'ordre établi ne furent pas des représentants dudit ordre (aucun n'était d'ailleurs visible), mais plutôt les citoyens qui lui donnaient corps. De plus en plus de personnes sortaient progressivement de leur comportement d'automates, percevant mes actions comme une source de danger et surtout d'incertitudes pour eux. Même dans mon emportement aveugle, il m'était difficile d'en vouloir à quiconque : je secouais la passerelle à laquelle ces gens s'apprêtaient à confier leur existence.

Heureusement pour moi, la surprise réduisait leurs forces. Mes agissements leur semblaient si improbables et absurdes qu'ils ne purent y apporter qu'une réponse proportionnellement désordonnée. Plutôt qu'à une pluie ou grêle de coups, je fus confronté à une simple bruine dispersée par les vents. Leurs efforts semblaient principalement voués à m'interdire l'accès au véhicule. Nul doute qu'ils craignaient pour leur avenir et leur sécurité (quel comble ! Dieu sait ce qui les attendait là-dedans) si je me joignais à eux tout en ayant des ambitions manifestement opposées aux leurs.

Je refusais de me résigner, de croire que *tous ces gens* désiraient *autant* m'écarter de leur chemin et entrer dans le fourgon. Spontanément, je fis se confronter la réalité à mes hypothèses et criai, exhortant ceux qui voudraient m'écouter de tourner les talons, de rentrer chez eux, de reprendre une vie normale.

Finalement, quelques regards s'éclairèrent, ici et là, au milieu des gens aphasiques, comme autant de fenêtres retrouvant la vie, une à une, sur la façade d'un immeuble à l'aube. Certains vinrent me prêter main forte, bien qu'ils ne savaient pas mieux que moi ce que je cherchais à accomplir ou prouver. Cela ne leur importait guère : ils avaient leur but propre. Je n'étais qu'un vecteur par lequel ils exprimaient une soif de liberté enfouie en eux. J'en avais conscience, et cela m'allait tout aussi bien : je ne tenais pas à endosser la responsabilité d'une révolution coordonnée ; à chacun revenait le droit de construire la sienne.

L'état de confusion dans lequel se trouvaient certains des adeptes du convoi ne fit, vous vous en doutez, que croître. Leur était-il permis de s'opposer à nous par la violence ? Devaient-ils, au contraire, continuer stoïquement leur poursuite initiale, afin d'assurer leur union future avec le véhicule de tête ? Ils découvriraient avec appréhension que, par définition, aucune tradition ne peut s'improviser guide face à de si singuliers événements.

À mon grand dam, une minorité difficile à ignorer se posait moins de questions et s'approchait dangereusement de nous, rejoignant les belligérants déjà au prises avec les quelques rebelles et moi-même. Des coups partirent, dans une absence de paroles fort dérangeante : la représentation consensuelle des bagarres veut qu'elles soient tonitruantes, ponctuées de cris et autres quolibets. Difficile de faire plus glaçant qu'un assaut silencieux, presque injustifié.

Le désordre s'installa pour de bon, sans servir ou desservir les buts de qui que ce soit en particulier. Une poussière acre, soulevée par les échauffourées, voilait ma vue, pendant que le convoi, imperturbable et visiblement peu inquiet à l'idée de manquer une poignée de fidèles, s'éloignait à son rythme paisible. Je restai dans l'épicentre quelques temps, criant et parant des coups – les rendant parfois, un peu malgré moi.

Des sirènes déjà plus si lointaines me prouvèrent finalement qu'une forme d'autorité existait en ces terres. Tout cela prenait des proportions dont je me serais bien passé. . . mais auxquelles j'aurais dû m'attendre. Je n'étais pas prêt, et me sentais idiot d'avoir, l'espace d'un instant, cru le contraire. Jouant des coudes, je me précipitai hors de la foule, sans trop de mal tant la confusion régnait. Il était même devenu difficile de dénombrer des camps dans cette bataille.

Depuis le trottoir, je jetai un dernier regard à l'étrange mêlée. J'avais à la fois le sentiment que je ne parviendrais à rien et celui d'avoir déjà fait bouger les choses. Ces deux impressions combinées me poussèrent à tourner les talons et à m'éloigner autant que possible du pandémonium que j'avais initié.

Avant que je ne puisse m'en rendre compte, voilà que je hâtais le pas, courant plus vite que je ne l'avais fait depuis fort longtemps. Le battement de mes semelles sur le pavé concurrençait celui de mon cœur, mais accroissait lui-même le rythme de ce rival, dans un cycle qui me poussait au-delà de mes limites.

Lorsqu'une distance raisonnable me sépara de la scène, avec mon souffle revint ma capacité à réfléchir posément. Mes considérations initiales et la pénombre qui entourait encore mes racines étaient dorénavant bien loin de mon esprit. Peut-être avais-je trop peur de faire face à l'éventualité que mes aïeux aient été eux-mêmes emportés par ce fameux convoi.

Pour une destination inconnue, et dans une indifférence aussi convenue. Quoi qu'il en soit, j'avais eu ma dose de vérité pour ce jour-ci, et avais hâte de retrouver une certaine forme d'ignorance heureuse dans mon propre pays.

*
* *

Ça peut sembler débile, mais une partie de l'idée vient des éboueurs d'Osaka. Ils ont une petite zik à la con et je les ai vus rouler tout lentement dans de petites rues tortueuses. Mais bien entendu, il s'agit ici surtout d'attirer l'attention sur toutes ces choses que l'ont fait machinalement, par mimétisme, sans remettre en question leurs fondations. Rien de révolutionnaire, ni dans ce thème ni dans sa présentation, mais ça reste un exercice intéressant.

Un autre point important est que, parfois, il suffit d'un regard externe, de quelqu'un qui part de zéro et appréhende une situation avec moins d'idées préconçues (ou avec des idées de base différentes), pour faire bouger les choses. Puisque je ne pige rien à certaines situations et que je passe un temps non négligeable en étant un peu isolé, il m'arrive de jouer un rôle similaire. Ce qui n'est pas toujours génial, aussi bien pour moi que pour les autres. Mais bon.

J'ai perdu genre quinze vingt minutes à scruter les définitions de « convoi », « procession », « cortège », « parade ». . . Aucun de ces termes ne correspondait exactement à ce que je voulais, peut-être parce que ce que je décris ici est plutôt absurde. Tant pis ; j'ai fait avec ce que j'avais.